



Roman Fantastique
Auteure Mélanie De Coster

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE 16 : IL Y A DES JOURNÉES QUI VALENT LA PEINE D'ÊTRE PERDUES

Carnet de voyage : notes de Sara

Le voyage a continué. Arthur a fini par trouver un nom pour son schlirb, il l'a appelé Finlay. Il dit que ça vient du gaélique ; c'est censé signifier : le héros de la fête. Le pauvre Finlay avait l'air tellement heureux de nous retrouver à la sortie de la forêt. Je l'ai bien observé cette fois-ci et Cosmo a raison : il sait pressentir quand le passage va s'ouvrir. Quelques dizaines de secondes avant qu'on ne sente le courant d'air, il commence à se frotter le nez de ses deux petites mains réunies. Il est vraiment trop mignon quand il fait ça. C'est vrai que ça doit être inquiétant pour lui de nous voir disparaître à chaque fois. Grâce à Finlay, Arthur peut penser un peu à autre chose

qu'à son père, il s'inquiète pour le schlib maintenant.

On a rencontré un homme étrange lors du dernier voyage. Pour nous, il ne l'était pas tellement, mais ceux de Laléa le regardent d'un drôle d'œil. Cet homme, Ulysse, élève des chevaux. Il n'en a pas beaucoup, peut-être quatre ou cinq, mais il nous a confié que c'était uniquement pour ne pas effrayer plus ses compatriotes. Car il paraît qu'il n'y a pas beaucoup d'animaux dans Laléa. Je crois qu'il a raison : dans la forêt, hors les schlib, il n'y avait pas un seul animal, pas un écureuil ni un oiseau, même pas un insecte. Les quelques rares oiseaux qu'on voit parfois voler au loin, et on n'en a vraiment pas vu beaucoup, ont fait leur apparition récemment dans Laléa. Seuls les schlib ont toujours été là. Ulysse nous a raconté des traditions étonnantes les concernant, il ne faut pas que j'oublie des les noter.

Ses chevaux sont vraiment superbes, de vraies bêtes de course, puissants, nerveux. Ils ont l'air d'avoir beaucoup d'affection pour lui, je n'avais jamais vu ça auparavant, on aurait dit des chiens. Il ne se rappelle plus comment ils sont arrivés là, mais ça n'a pas l'air d'avoir tellement d'importance à ses yeux du moment qu'ils y restent.

Albin a insisté pour qu'on s'attarde un peu. Il voulait absolument monter à cheval. Il n'y avait pas de selle, évidemment, ni de rênes. Et Albin n'avait encore jamais approché un cheval de près. Mais ses yeux brillaient comme Hollywood un soir de gala, et je me suis rappelé qu'il aurait voulu être cow-boy s'il avait pu marcher. Après l'avoir observé près des chevaux, je crois qu'il aurait pu l'être.

Il est entré dans l'enclos avec Ulysse. De l'autre côté de la barrière, on ne le quittait pas des yeux. Sauf Aidan qui s'était éloigné ; il a peur des chevaux, il les trouve trop grands, trop imprévisibles. Heureusement, les chevaux avaient déjà été montés. Ulysse nous a dit, gêné comme un adulte surpris en train de jouer, qu'il faisait parfois des courses avec son fils. Celui-ci n'est arrivé qu'à la fin. Mais je m'emballe un peu sur mon récit.

Donc, Ulysse rentre dans l'enclos, la démarche tranquille, et Albin le suit, tentant de l'imiter, le pas large et la tête haute ; et seuls nous qui le connaissons vraiment savons qu'il est plus excité qu'un gamin qui reçoit sa première bicyclette. Il avait l'air tellement fier, et tellement heureux. Les chevaux, immédiatement, s'approchent, ils viennent frotter leur tête contre les poches d'Ulysse : ils savent qu'il y cache des friandises pour eux. Ils se méfient de l'étranger qu'est Albin, mais leur gourmandise, et bientôt leur curiosité est la plus forte. Ulysse tend un bout de carotte sucrée (un légume du coin) à Albin : les chevaux se sentiront plus en confiance avec lui s'il les nourrit. L'un d'entre eux surtout s'attarde. Il est brun, sauf une étoile blanche en haut du front, et il a une mèche qui lui retombe sur l'œil. On dirait un rebelle, il ne lui manque qu'un blouson de cuir noir. Albin sourit quand le cheval lui souffle dans le cou. J'aurais voulu qu'Aidan voie ça, mais il avait disparu depuis longtemps au coin de la maison.

Comme Albin et le cheval s'entendaient bien, Ulysse a décidé qu'il monterait celui-là. Sur le moment, Albin a eu l'air paniqué, mais il s'est vite repris, style mister solide de chez Héros et compagnie. Ulysse a amené le cheval près de la barrière, et Albin s'est hissé sur son dos. Il ignorait ce qu'il pouvait faire ou pas, aussi il a donné une tape sur le cheval pour le faire démarrer. Il a du aller un peu fort, sans doute, parce que le cheval est parti au quart de tour et qu'Albin s'est retrouvé dans la poussière. Il avait l'air si penaud que, même si j'étais inquiète, je n'ai pu m'empêcher d'éclater de rire. Il ne s'est pas fait mal, et était plus pressé que jamais de recommencer.

La fois suivante, il s'y est pris un peu plus doucement, et le cheval a commencé à se promener au pas, tandis qu'Albin tentait de garder son équilibre.

Pourtant, Albin m'a étonnée, parce qu'il a très vite compris comment bouger avec le cheval, il a même appris, presque sans indication d'Ulysse, comment le diriger. C'est à croire qu'il était né pour ça. A un moment donné, il était sur le cheval, sa tête cachait juste un des soleils dont le pourtour l'auréolait, il s'est retourné vers moi et m'a fait un clin d'œil. Sa belle, celle après laquelle il soupire alors même qu'il croit qu'on ne le sait pas, l'aurait vu à ce moment-là, elle serait certainement tombée amoureuse de lui sur le champ. Il paraissait tellement brave, et viril. C'est là que je me suis rendue compte qu'il avait changé. Il devient ce qu'il a toujours voulu être, un héros, et ça lui va plutôt bien.

De toute cette journée, il n'a cessé de m'impressionner. Quand le fils d'Ulysse est revenu, à

la fin de l'après-midi, l'horizon déjà se teintait de pourpre, il était prêt à le défier à la course. Alors qu'au matin seulement il n'avait même jamais posé sa main sur un cheval. Ils sont partis, tous les deux ; ils sont sortis de l'enclos et ont galopé, galopé... On les a vus disparaître au-delà d'une butte, revenir ensuite, Albin couvert de poussière mais un éclat de rire dans le regard. Il s'était fait distancer, mais je crois qu'il s'en moquait en fait. La simple possibilité d'avoir couru lui suffisait. Il y a des journées qui valent la peine d'être perdues.

Je plains un peu Aidan qui a manqué ce spectacle. Il a dû se sentir bien seul, relégué aux cuisines sans même une femme pour le nourrir. Il nous a raconté qu'il avait rencontré un homme, grand, mais pourvu de vêtements trop grands pour lui pourtant, usés comme si un épouvantail les avait portés pendant une dizaine de saisons d'affilée. Il portait un chapeau qui s'enfonçait jusqu'à ses sourcils, et mâchonnait des grandes noix qu'il puisait au fond de ses larges poches. L'homme lui aurait dit de se méfier, et de ne pas forcément juger dignes de confiance ceux qu'on lui présentait comme tels. Quand il a demandé à Ulysse s'il connaissait cet homme, Aidan le dévisageait d'un œil torve ; le brave homme a innocemment répondu qu'il ne l'avait jamais remarqué. Je soupçonne fortement Aidan de ne pas le croire.

Mais je me demande s'il n'a pas inventé toute cette histoire pour se rendre intéressant. Ou alors il s'est endormi au soleil et a attrapé une insolation. Parce qu'une fois rentrés, il nous a confiés qu'il avait aperçu le Duc derrière une grange. Mais je ne vois pas ce qu'il aurait pu venir chercher dans le coin. De toute manière, on le saura bientôt : Ulysse se rend lui aussi à la foire de Midway, et il nous emmènera en chariot. Aidan l'ignore encore ; j'ai hâte de découvrir comment il réagira en réalisant qu'il devra approcher ces animaux si effrayants qu'Albin semble parfaitement maîtriser : les chevaux.

Ulysse, heureusement, a promis d'attendre notre retour avant de partir. Il va même prendre soin de Finlay. Je ne saurais pas comment le définir si Titiana ne l'avait pas dit pour nous tous : Ulysse est un homme juste. Je ne sais ce qu'elle entend exactement par là, mais je trouve que ça lui correspond plutôt... justement. Et puis, finalement, grâce à lui, cette journée nous en aura fait gagner d'autres.

J'ai hâte d'arriver à Midway, de rencontrer le Balafré, et, en même temps, j'aurais envie de continuer le voyage. J'ai envie que ça ne s'arrête jamais...

Ce que Sara oublie finalement de raconter, c'est ce qu'Ulysse leur a appris des schlirbs. En fait, ces étranges bestioles sont les compagnons préférés des familles avec enfants. Mais ils ne s'apprivoisent pas toujours aussi facilement que Finlay. Une tradition régule leur arrivée auprès de chaque couple. Quand un homme et une femme décident de se marier, de fonder ce qui sera un foyer, leurs proches se réunissent et l'un d'entre eux se porte volontaire pour veiller sur le futur des promis. Ceux-ci ignorent jusqu'au moment de la noce lequel de leurs amis s'instituera leur protecteur.

Celui-ci signifiera sa décision par le don d'un schlirb au jeune couple. Un schlirb qu'il aura été chercher au cœur de la forêt bleue. Le schlirb sera le reflet du couple, ils le soigneront pour montrer qu'ils se soignent l'un l'autre, et il accompagnera leurs enfants aux étapes de leur vie. Il paraît qu'ils ont un don spécial pour se trouver toujours auprès de chaque enfant au moment où il en a besoin.

Seuls les couples bannis de la société ne possèdent pas de schlirb de compagnie, et Marie avait donc toute les raisons de s'inquiéter en constatant leur absence auprès des voyageurs.

Finlay, compagnon par hasard, plus jeune que les schlirbs qui étaient offerts en règle générale, était plus qu'un simple animal : il était un laissez-passer, un gage de normalité. Il allait démontrer qu'il pouvait être encore plus.

Ils atteignirent Midway dans un chariot de fortune fabriqué par Ulysse selon les indications de Cosmo. Heureusement pour eux, les habitants de Laléa possédaient une parfaite maîtrise du bois, et savaient l'utiliser et le travailler comme personne en dehors de ce monde. A croire que le bois se pliait à leur volonté, et prenait la forme qu'ils désiraient avant même qu'ils ne l'entaillent et ne l'assemblent.

C'était le premier véhicule qui circulait dans Laléa. Aidan s'était installé à l'arrière du chariot, pour pouvoir en sauter le premier si les chevaux s'emballaient. Albin était à l'avant aux côtés d'Ulysse ; et leurs camarades se répartissaient l'espace restant, Finlay sautant de l'un à l'autre pour vérifier si cette nouvelle forme de transport s'expérimentait partout de la même manière.

Ils découvrirent Midway bien avant d'y parvenir. De loin, la ville se distinguait surtout par l'intensité de sa lumière. L'eau qui la cernait reflétait une multitude de soleils plus brillants que jamais. Une brise légère, presque prévue juste pour rafraîchir la chaleur brûlante des soleils, emportait tout autour de la ville ses odeurs. L'air se chargea de douzaines de senteurs : la douce amertume de l'herbe coupée, l'enivrement d'épices venues du sud, le picotement de la menthe, le fondant de l'amande. L'odeur des routes de poussière foulées sous des soleils de fête, la bestialité des cuirs humains qui ont trop sué, la fragilité des soies. Se rapprochant, de plus en plus éblouis, ils sentirent le fumet de viandes juteuses cuites lentement au tournebroche, fumet pour le moins étonnant pour un monde végétarien par obligation. Même les rires et les cris qui s'échangeaient avaient un parfum, celui des jeux de balles et des pierres chauffées, une fragrance piquante et plumeuse à la fois.

Des airs de musique s'échappaient de la ville, une cacophonie chaleureuse comme un matin où des promesses flottent. Les chants des femmes à la fontaine, les cris et les rires des enfants qui se poursuivaient dans les rues, les harangues des commerçants qui tentaient d'attirer les premiers chalands. Pas de sifflements d'oiseaux, ni d'aboiements, mais les beuglements des puissants poissons-boeufs qui tournaient lentement dans la rivière autour de la ville. Sans pattes, mais cornés, la face ornée de yeux voilés. Ils ne voyaient pas les filets qui les attendaient près du pont, et que les pêcheurs descendaient quand la viande venait à manquer.

Midway était la seule ville à posséder des animaux, et leurs cornes et écailles devenaient des souvenirs précieux pour les touristes, des cadeaux pour les cousins retenus loin de la foire.

Ils dépassèrent au pas les familles qui piétinaient sur la route, suscitant l'étonnement à mesure de leur avancement. Les enfants les montraient du doigt, bouches bées, et leurs parents n'étaient pas loin de les imiter. Le premier véhicule, le premier attelage... Pour beaucoup d'entre eux, les premiers chevaux aussi. Ceux qui ne restaient pas sur place, immobiles, croyant à une nouvelle illusion, ou trop effrayés pour bouger, s'écartaient prestement et retenaient leurs enfants qui tendaient les mains pour toucher le chariot ou les bêtes. Sans savoir quel maléfice recelait cet équipage, ils préféraient s'en tenir éloignés.

La curiosité les tentait tous, tandis qu'Albin et ses amis s'avançaient parmi eux, l'air blasé, jubilant intérieurement.

Ils atteignirent le pont, gardé par moins qu'un homme, un adolescent monté en graine, monté en grade. A peine plus vieux qu'eux, intensément fier d'étrener l'habit vert qui seyait si bien à son teint de roux, et le cor qui sonnerait l'allégresse de chaque début de journée. Sa mère ne l'avait pas été moins que lui, et le sel de ses larmes séchées constellait ses épaules. L'accueil des visiteurs représentait un poste important pour tous les jeunes de Midway. Il était destiné de tout temps à l'élève qui se distinguerait lors de sa dernière année d'école. Un an, pendant un an il s'était appliqué, pour pouvoir enfin prononcer la phrase-clé : « Bonjour, messieurs-dames. Bienvenue à Midway. Tout y est prévu pour vous émerveiller. Bonne foire. » . La troisième phrase était son innovation personnelle. Il ne l'aurait sans doute pas ajoutée s'il avait su combien de fois il aurait à la répéter.

Toute sa préparation, cependant, ne lui fut d'aucun secours quand il vit s'avancer vers lui le chariot d'Ulysse. Ce dernier s'immobilisa un long moment devant le jeune homme avant qu'il ne réagisse et leur cède le passage. Les portes de la ville, symboles d'accueil, étaient juste assez larges pour les laisser passer. Ils s'y engageaient quand le lutin enflammé les retint encore : il avait failli oublier sa phrase rituelle. Blême, il la bafouilla en direction d'Ulysse, ignorant délibérément tout ce qui pouvait le perturber dans le paysage. Il ne sembla un peu soulagé qu'après les remerciements d'Ulysse.

La ville ressemblait exactement à ce qu'ils en avaient perçu. Des enfants lancés dans une course poursuite manquèrent de peu les pattes des chevaux, des marchands hoquetèrent avant de reprendre leur harangue, et la foule continuait à s'engouffrer derrière eux. Les six voyageurs descendirent prestement du chariot : ils devaient se hâter, quel que soit l'endroit où ils voulaient aller. Ils saluèrent Ulysse, et partirent de leur côté. Albin eut une dernière caresse furtive pour les chevaux, qui commençaient à s'énerver. Ils n'étaient pas habitués à être entourés de tant de monde, mais ils se calmèrent néanmoins le temps qu'Albin soit hors de vue.

Ils n'eurent pas le temps de perdre dans la ville avant que le Duc ne surgisse devant eux.

– Le Duc vous a retrouvé. Il vous a vu près des étranges êtres, vous auriez pu être plus discrets. Le Duc vous emmène près du Maître maintenant. Vous le suivez, vous ne dites rien. Le Duc aimerait qu'on ne vous remarque pas trop.

Ils obéirent donc au petit homme qui se faufilait rapidement entre les badauds. Ceux-ci s'écartaient en faisant mine de ne pas le voir et en fronçant les narines. Il ne semblait pas particulièrement apprécié dans le coin. Ils n'y prêtaient cependant pas attention, trop préoccupés de ne pas le perdre au milieu de la ville inconnue. Bientôt, sans avoir ralenti le pas, ils avaient quitté les rues les plus larges et se faufilaient dans des venelles sombres et étroites. Les constructions s'élevèrent progressivement, tandis qu'ils s'éloignaient du centre, au point d'atteindre bientôt la taille d'honnêtes immeubles de trois étages. Le soleil semblait avoir du mal à s'imposer entre les murs, peu habitué à leur taille. Un filet d'eau saumâtre partageait la ruelle, et les ombres y semblaient plus denses. Peu avant d'atteindre le repère du Balafré, ils croisèrent de hâves formes, des semblants d'homme vêtus de guenilles qui avançaient courbés. Ils s'écartèrent de leur chemin sur un signe du Duc mais Albin eut le temps d'apercevoir quelques regards fiévreux juste avant qu'ils ne se détournent et ne se fondent dans la grisaille des murs.

Il ne s'attarda cependant pas longtemps sur la sombre impression qu'ils lui avaient faite : ils atteignaient l'ancre de leur quête. Le bâtiment s'imposait sur un monticule, cerné de la même eau qui s'écoulait dans les ruelles environnantes. Elle avait de ces légers miroitements pourpres, des traces sanguinolentes, changeants à l'œil. La bâtisse d'ébène ne reflétait pas le soleil, et semblait d'un seul tenant. Nulle meurtrière ne déparait les murs. Quatre gardes taciturnes les surveillèrent tandis qu'ils franchissaient le pont, et ne détournèrent les yeux que sur l'instance du Duc. Albin sentit pourtant leur regard continuer à lui transpercer le dos jusqu'à ce que la lourde porte se referme derrière eux sans un bruit.

D'autres gardes étaient rassemblés dans l'entrée, aussi placidement curieux que les premiers. Le Duc les poussa presque dans une pièce octogonale, de plus en plus nerveux, voire mal à l'aise. Il ne désirait visiblement pas s'y attarder, mais leur demanda, les suppliant presque, d'y attendre l'arrivée du Balafré.

La pièce était un écrin octogonal de bois noir, des planches tellement jointes qu'elles ne se séparaient plus. La porte dans leur dos se fondait dans le mur. Elle ne possédait même pas de poignée pour se démarquer des cloisons qui l'encerclaient. Les seuls meubles étaient un large bureau du même bois et un fauteuil profond de cuir craquelé. Seules quelques torches sur les murs éclairaient l'ensemble d'une lumière chaude et ondulante.

Cosmo s'approchait du bureau pour l'examiner de plus près quand une voix l'interpella :

– Bonjour, mes jeunes amis. Je suis heureux, très heureux que vous ayez fait ce long voyage pour parvenir jusqu'à moi. J'espère qu'il n'a pas été trop désagréable.

Le Balafré, entré sans qu'ils l'entendent, serra la main de chacun d'eux en les scrutant au plus profond des yeux. Il était tel qu'ils l'avaient imaginé, et différent en même temps. Il était grand, assurément, et portait maintenant des cheveux coupés court. Une force, une puissance émanait

de lui, s'imposait comme une évidence. Ses mains sèches n'étaient pas nues, mais séparées de l'air ambiant par des mitaines de cuir noir, grossièrement cousues. Les fils épais, presque des crins, tranchaient et tiraillaient la peau. Une poignée de main qui mettait mal à l'aise. Il portait lui-aussi des vêtements blancs, mais ils n'étaient pas à sa taille et le faisaient paraître débraillé. Surtout, aucun d'eux ne ressentait ce qu'ils avaient attendu de cette rencontre, un sentiment de confiance et de chaleur humaine.

Il alla s'asseoir, en gardant sur les lèvres un sourire qui n'atteignait pas ses yeux. Il continuait à les observer. Peu à peu, comme le silence s'éternisait, ce sourire donna à Albin une impression carnassière. Il risqua un regard de côté à ses camarades pour jauger leurs réactions. Aidan restait dans l'expectative, Sara souriait en réponse, Arthur et Titiana semblaient ailleurs. Seul Cosmo paraissait, comme lui, juger le Balafré, l'étudiant comme une nouvelle espèce à décrire. Il n'y avait cependant pas de temps à perdre, et Albin se sentit obligé d'intervenir.

– Monsieur le... Monsieur. Il serait peut-être temps de nous dire pourquoi vous nous avez fait venir ici. Parce que... On ne sait pas combien de temps on pourra rester.

Le sourire du Balafré s'élargit encore, et ses yeux semblèrent enfin s'amuser.

– Ne vous inquiétez pas. Cette pièce est close. Le temps ne l'atteint pas. Vous resterez ici aussi longtemps que nous le désirerons.

– Et... Ne sommes-nous pas pressé ?

– Ne vous inquiétez pas, je m'occupe de tout. Ici, c'est moi qui décide. De tout.

La répétition ne leur plaisait pas. Surtout à Cosmo, qui retomba dans ses habitudes, presque oubliées depuis le début du voyage. Il allait remonter qu'il était plus intelligent.

– Puisque nous prenons le temps de discuter, je peux vous poser quelques petites questions ?

– Mais bien sûr, allez-y.

– Il n'y a pas d'animaux dans Laléa. On l'a traversé sur des kilomètres, et les seuls qu'on a vus étaient des chevaux ou ces étranges bestioles autour de votre château. Aucun habitant ne mange de viande, à part ici, et encore, ils hésitent. Je ne crois pas que ce soit là le résultat d'un végétarisme poussé à l'extrême. Arrêtez-moi si je me trompe.

– Non, continuez, je vous écoute.

– S'il n'y a pas d'animaux... Où vous êtes-vous procuré ce cuir ?

Albin sursauta, la question était évidente, mais il se demanda s'il avait réellement envie de connaître la réponse. Le sourire du Balafré s'élargit encore.

– Oui, c'est un très beau fauteuil, n'est-ce pas. Et très confortable, qui plus est. Je l'ai fait faire spécialement pour moi. Mes anciens ennemis y ont personnellement contribué. Mais ils ne sont plus là pour le raconter, bien sûr. Personne d'autre ne s'est jamais assis dedans. Et ce n'est pas près de changer.

Pendant qu'il vantait les qualités de son siège, des gardes étaient entrés dans la pièce, silencieux comme des ombres, et les avaient empoignés. Ils les tenaient fermement et semblaient peu décidés à les lâcher. Ils restaient totalement indifférents à leurs tentatives pour se débattre. Ayant terminé son petit discours, le Balafré se leva lentement et vint dévisager chacun d'eux, matois et fier de le montrer. Il souriait toujours, mais d'un air encore moins amical qu'une fenêtre à guillotine.

Comme il s'approchait d'Arthur, Finlay se recroquevilla sous sa chemise, se faisant encore plus petit, à peine une petite boule chaude et grelottante contre son ventre. Il étreignait Arthur, le blessant involontairement du bout de ses ongles. Arthur cacha sa souffrance sous une grimace ; il pressentait que la réaction du Balafré s'il découvrait Finlay ne le satisferait pas.

Le Balafré s'arrêta devant Titiana. Il avança la main vers son visage, tandis que le garde la maintenait solidement, l'empêchant de reculer quand il lui tourna la tête pour observer sa nuque. Le Balafré frotta ses doigts froids contre le grain de beauté en croissant de lune à la naissance de ses cheveux, distrait soudain. De sorte qu'il ne vit pas l'éclair de haine briller dans les yeux de Titiana quand il lui fit face à nouveau. Le temps qu'il reprenne ses esprits, elle avait voilé son regard, repris son attitude timide.

Déjà, le Balafre donnait de nouveaux ordres à ses sbires.

– Emmenez la fille dans la cage de l'aile droite. Et parquez les autres quelque part dans la gauche.

Le réflexe d'Arthur ne pouvait déjà plus les aider.

– Mais si vous nous séparez, on ne pourra pas retourner chez nous.

Le Balafre se contenta de lui sourire, à nouveau distrait, en caressant un médaillon qu'il avait porté jusque là contre sa peau.

– Vraiment, quel dommage.

Et il se rassit à son bureau en fredonnant, sourd aux cris et menaces inutiles qu'ils proféraient à son encontre tandis que les gardes les emmenaient.

Les gardes les trimballaient comme de vulgaires paquets inutiles, ne réagissant à aucune supplique, à aucun ordre, à aucun de leurs gestes. Ils les emportaient, comme on le leur avait demandé. Leur groupe fut rapidement scindé. Alors que les gardes les emportaient dans deux couloirs qui se faisaient face, Arthur promit à Titiana, devenant preux chevalier servant pour l'occasion, de venir la chercher. Mais aucun signe de sa part ne lui permit de croire qu'elle l'avait entendu.

Le trajet leur sembla interminable, ils descendirent des marches trop nombreuses pour en tenir le compte, comme si le Balafre voulait les enfermer dans le plus profond et le plus lointain de ses cachots, parcoururent des couloirs fermés et sans lumières, ne voyant pas d'issue, ne parvenant pas à se dégager. Aussi imperturbables que des soldats de pierre, les gardes ne les lâchèrent qu'à la cellule atteinte, les lancèrent sans ménagement sur le sol serait plus précis. En refermant la porte, l'un d'eux, le plus âgé, leur fit grâce d'une remarque, un dernier conseil. La voix était terne et lointaine, comme le regard, l'un comme l'autre enseveli sous le poids des années, des infamies, et de la distance à parcourir pour rejoindre le sommet.

– Inutile de crier, de vous égosiller pour ameuter la population. La seule attention que vous attirerez, ce sera la nôtre. Et on n'aime pas vraiment se déranger pour rien. Ça peut nous rendre très mauvais. Si vous regardez bien, vous pourrez trouver sur les murs les traces de ce qui reste du dernier prisonnier qui nous a mis en colère. Ici, personne ne vous entendra, personne ne viendra vous sauver. Vous êtes trop loin. Pour tout dire, vous êtes même déjà morts.

Il tira la porte derrière lui sur ses dernières paroles, sans même un rire sarcastique ni un clin d'œil sadique pour les souligner. La pièce ne possédait ni aération ni ouverture. Le seul rai de jour qui passait provenait de derrière cette porte, et il était mince, beaucoup trop pour qu'ils puissent vérifier la présence de quoi que ce soit sur le mur.

Albin leva la main devant son visage ; il ne voyait même pas ses doigts. Il s'abstint de penser que n'importe quoi pouvait se glisser dans l'ombre entre eux, derrière eux, autour d'eux. Des histoires de rats dans des cachots humides lui revenaient, et il n'était pas certain de savoir les apprivoiser.

Aidan marmonnait quelque part derrière lui « Je savais que je n'aurais pas du venir. Toute cette histoire devait mal finir. Comme si on pouvait impunément voyager vers d'autres mondes. Mais pourquoi ais-je accepté d'intégrer cette classe... ». Plutôt que de lui rappeler qu'il n'avait pas eu le choix, Albin s'inquiéta des autres. Il n'avait pas entendu Cosmo depuis sa remarque sur le fauteuil de cuir (il n'osait pas imaginer comment il avait été fabriqué), Arthur était capable de signaler la présence d'une fosse dans la pièce en tombant dedans, et, surtout, il voulait rassurer Sara. Il tâtonna le long du mur le plus proche de lui, retenant sa répulsion tandis que ses mains frôlaient de larges tâches de ce qu'il supposait être du moisi. Il espérait du moins que c'était la seule matière dans laquelle plongeait ses doigts. Il connaissait bien Sara, savait presque d'avance où la trouver : elle s'était réfugiée dans un coin, le dos tourné, les épaules tremblant de son application à retenir ses larmes. Toujours garder l'allure fière, ne pas se laisser démonter, du moins en apparence. C'auraient pu être ses devises. Il posa la main sur son dos et s'accroupit à ses côtés. Il croyait chuchoter, mais la pièce était petite, et la moindre respiration un peu plus forte y résonnait.

– Ne t'inquiète pas, ça va aller. Ils ne vont pas nous garder ici indéfiniment.

– Non, c'est vrai. S'ils ne nous donnent pas à manger ni à boire, on sera mort d'ici... Quoi ? Une semaine au pire. Je suis persuadée qu'ils sont capables de faire ça.

– Il faut qu'on sorte d'ici.

Sara ignore l'intervention d'Arthur.

– Ah, on s'est bien fait avoir. Allez-y mes enfants, allez voir mon grand ami. Il a besoin de votre aide. Dès le début il nous a roulé.

– Peut-être que Merlin n'était pas au courant.

– Pas au courant, tu veux rire. Et ton frigo, il fonctionne comment ! Il savait tout, dès le début. Il nous a roulé en beauté, voilà tout.

– Merlin ne le savait pas. On doit sortir d'ici.

– Oh, Artie, doux, gentil Artie. Et si naïf. Avant même qu’il n’arrive, tu croyais déjà qu’il nous aimerait. Et regarde un peu où il nous a envoyé.

– Je m’en doutais. Je trouvais bien qu’il avait l’air bizarre, mais vous étiez tous si illuminés ; vous l’écoutez parler comme s’il connaissait toutes les paroles. Je croyais que c’était parce que je n’avais pas fait partie des premiers voyages. Mais je comprends mieux maintenant : il voulait nous détruire. Quel hypocrite il faisait, avec ses belles phrases, ses grandes théories. On ne peut faire confiance à personne de toute manière. Et à un prof encore moins qu’un autre.

– Même s’il l’avait su, il y a bien une raison pour qu’on soit ici. Ce serait ridicule d’avoir monté toute cette histoire juste pour nous laisser croupir dans cette cellule. Réfléchissez un peu : il y a toujours une raison.

– Oui, bien sûr, il voulait s’amuser avec nous !

– Non, Sara, il doit y avoir autre chose.

– Peut-être qu’ils sont cannibales, mais que leur religion leur interdit de se manger entre eux. Leur seule solution est de faire venir des étrangers. Je t’ai toujours suivi partout Albin, mais cette fois-ci, j’aurais mieux fait de m’abstenir.

La remarque de Sara cingla Albin plus qu’il ne le méritait. Elle avait précisément touché le point le plus sensible. Arthur ne leur laissa pas l’occasion de pousser plus avant leurs reproches et leurs mortifications.

– Mais vous êtes tous aveugles ou quoi ! C’est pour Titiana. Ca a toujours été pour elle. Pourquoi croyez-vous qu’ils l’aient emmenée ailleurs. Il faut qu’on aille la libérer. Laissez-nous sortir. Vous m’entendez, bande d’idiots, dégénérés, stupides gardes déguisés, laissez-nous sortir.

Arthur perdit son contrôle, et tambourina sur la porte en s’égosillant. Albin se releva et le rattrapa en deux enjambées. Il le bloqua et l’étouffa presque en plaquant sa main contre lui pour l’empêcher de crier « Non, tais-toi. Tu l’as entendu tout à l’heure. Il faut qu’on soit discret. On va sortir, je te le promets, mais pas de cette manière ». Il fut heureux que personne ne lui demande comment il comptait les libérer. Il aurait voulu avoir la réponse, mais il l’ignorait. Pour une fois, rien que pour une fois, il aurait volontiers échangé sa place avec l’un d’entre eux, pour ne plus se sentir responsable de tout ce qui leur arrivait. Déposer ce fardeau sur quelqu’un d’autre et attendre qu’il prenne les décisions. Il ne savait plus à quel moment il était devenu leur chef, mais il serait bien revenu en arrière pour tout changer s’il en avait eu la possibilité. Ce n’est pas tous les jours facile d’être un héros.

Quand Arthur se fut calmé, il le lâcha, prêt à bondir s’il recommençait à vouloir attirer l’attention. Arthur sanglotait à grosses larmes et grands reniflements, comme un enfant. Finlay était remonté sur son torse, et, les pattes appuyées sur ses épaules, léchait consciencieusement les larmes qui coulaient. Les autres s’étaient regroupés, et il les rejoignit bientôt. Sans s’en rendre compte, ils s’étaient mis suffisamment près les uns des autres pour instaurer un véritable contact physique. Un genou de Sara, en tailleur, venait s’incruster contre la hanche d’Albin ; l’autre servait d’appui au coude de Cosmo et la ronde continuait. Ils stagnaient dans une fine mare glaciale, mais ils étaient déjà presque tous tombés dedans quand les gardes les avaient poussés dans la pièce, et ils n’y prêtaient plus attention. Le froid, et même les probables pneumonies qui les atteindraient, aussi éprouvantes pouvaient-elles être pour eux en fonction de leur handicap, n’étaient pas ce qu’ils avaient le plus à craindre.

Le cercle était presque réuni. Seule manquait Titiana. Albin se rappela comme elle avait semblé illuminer le chemin quand ils avaient voyagé de nuit. Il se demandait

– Pourquoi l’ont-ils emmenée ?

– Pardon ?

– Titiana. Ils nous ont enfermés tous ensemble dans la même pièce. Sauf elle. Il doit bien y avoir une raison, non ?

– Je crois que nous comprendrons mieux la situation si nous trouvons la réponse à cette question.

– Bien raisonné, p’tit génie. T’as une réponse à proposer ?

Cosmo se concentra un long moment avant d’ouvrir de grands yeux désemparés.

Aidan recommençait à se lamenter, quand un air s'éleva dans le couloir, un blues mâtiné de country, qui attristait tout en donnant envie de prendre la route. La musique provenait de la cellule à leur gauche, Sara identifia un harmonica. Elle n'aurait pas pu dire la marque, mais elle était persuadée que c'était le même que celui de son oncle. Chaque année, il lui avait joué dessus « Joyeux anniversaire » au moment de souffler les bougies, et elle aurait reconnu le son n'importe où.

Ils se précipitèrent tous vers la grille qui les séparait du couloir, agrippant les barreaux à pleines mains, se tortillant pour essayer d'apercevoir le musicien.

Une main noueuse se tendit vers eux, l'homme leur offrait des noix, de tailles plus qu'honorables.

– Tenez, les jeunes, prenez. Vous aurez besoin de force. Je n'ai plus de quoi briser les coquilles, mais je suis certain que vous vous débrouillerez très bien quand même. Il y en a assez pour tout le monde ? Allez-y, mangez-les, vous vous sentirez bien mieux après.

– Monsieur, il faut qu'on sorte d'ici. C'est très important. Vous connaissez un moyen ?

– Il y en a toujours un. Mais vous devez apprendre vous-même à le trouver. J'ai déjà eu assez de mal à y entrer... Vous avez mangé les noix ?

– On va le faire, ne vous inquiétez pas. Vous êtes ici depuis longtemps ?

– Non, mais c'est déjà trop. Le temps dans l'ancre du Balafré est trop lent, trop dur. Il ne change pas comme il devrait. Je m'y sens impuissant. Mais pas encore totalement, n'est-ce pas, les enfants.

– Que voulez-vous dire ?

– La grille...

Le temps qu'ils réalisent que leur porte hermétique était devenue une grille où leurs doigts se faufilaient, leur voisin avait disparu. Ils auraient pu l'avoir rêvé, si ce n'étaient les noix solides dans leurs paumes.

La porte massive s'était peut-être transformée, mais elle ne s'était pas ouverte pour autant. Machinalement, Arthur mangea la noix, non sans la partager avec Finlay. Tandis que les autres discutaient et s'interrogeaient, il déposa Finlay sur le sol. Celui-ci trottina jusqu'à la grille, posa sa petite patte contre un des montants, l'ouvrit et passa de l'autre côté. Il se dirigea vers l'escalier et s'arrêta au pied de la première marche, attendant Arthur. Ebahi, muet de surprise, il tenta d'attirer l'attention de ceux qui l'entouraient et qui, à force de tergiversations, n'avaient rien remarqué. Il finit par abandonner ses pantomimes inutiles et attrapa le bras d'Albin pour l'entraîner hors de la cellule. Il n'était plus le seul à ne rien dire.

Après quelques secondes d'hésitation, ils sortirent tous, attendant à chaque instant que l'illusion se dissipe. Quand le dernier d'entre eux fut dans le couloir, la grille ondoya et redevint la porte qu'elle avait toujours été. Arthur ne voulait pas attendre qu'ils s'extasient sur le phénomène, et les exhorta à repartir. Il était pressé de retrouver Titiana.

Ils avancèrent à tapinois jusqu'à l'escalier, ne voulant pas éveiller quelque garde tapi dans un coin. Ils atteignirent sans encombre un premier palier, puis un deuxième. Leur attention se relâchait quand, à l'étage suivant, Arthur heurta une table, renversant une pile de médailles métalliques qui s'éparpillèrent sur le sol en cliquetant. Il n'en fallut pas plus pour que surgissent devant eux une brute aux cheveux longs, torse nu et les yeux injectés de fumée. Ils se précipitèrent vers l'escalier suivant pendant que l'homme prévenait ses compagnons. Malheureusement pour eux, les gardes étaient entraînés et se ruèrent sur eux sans l'ombre d'une hésitation. Sara, la dernière de la file, se fit attraper le pied par le premier homme, ses mains épaisses comme des romans de Stephen King resserrant leur prise et l'entraînant peu à peu en arrière malgré les efforts conjugués d'Albin et Aidan pour la retenir. Arthur se retourna, figure de justice, et lui intima de la lâcher. L'homme se moquait bien de ce freluquet, il pouvait l'écraser d'un seul doigt, et même pas le plus gros. De plus, comme s'il en avait eu besoin, ses amis gravissaient déjà l'escalier à sa suite. Possédé par une certitude, une force plus puissante que lui, Arthur dressa les mains, et l'ensemble des gardes furent repoussés en arrière dans un éclair de lumière bleue.

Une odeur de viande grillée flottait dans l'air et ils s'étaient tous immobilisés. Les gardes sonnés et eux étonnés. Leurs regards allaient d'Arthur à ses mains, puis aux gardes étendus sur le

sol. Finlay les tira de leur immobilité, poussant un de ses petits cris pour réveiller leur attention « *Schliirb !* ». Ils reprirent leur course dans l'escalier, sans entraves. Les gardes derrière eux s'évaporèrent quelques secondes après leur départ.

Pendant ce temps, dans leur monde, Merlin devait se débattre contre des parents et une administration scolaire très inquisiteurs. Le Balafré ne leur avait pas menti : le château était parfaitement isolé ; et Merlin avait en vain tenté de les faire revenir. Une heure durant, il s'était évertué à maintenir le passage ouvert. Il avait dû abandonner, à la limite de ses forces, quand le directeur de l'école l'avait menacé de défoncer la porte s'il ne se décidait pas à lui ouvrir. Plus qu'épuisé d'avoir combattu contre les éléments tout ce temps, il s'était effondré derrière la porte après l'avoir déverrouillée. Au directeur qui l'interrogeait, il ne put que répondre, la voix éraillée comme s'il avait hurlé à travers les mondes « Je les ai perdus. Je les ai perdus. ». Il pleurait dans ses mains, pitoyable, misérable.

Le directeur le secoua sans ménagement, cherchant à lui soutirer quelque réponse sensée. Il finit par devoir appeler un médecin pour lui faire quitter la classe qu'il refusait d'abandonner.

Le lendemain, les parents des élèves disparus portaient plainte contre lui, l'accès à l'école lui était interdit, et il devait se claquemurer chez lui pour éviter les regards de haine dans la rue. La rumeur courait qu'il avait profité de l'invalidité de ses élèves, et avait ensuite fait disparaître leurs corps. Tout ce qu'Albin avait prédit se réalisait, mais plus personne n'en riait. Merlin savait qu'ils ne l'auraient pas délibérément abandonné sans le prévenir. Il était mieux placé que quiconque pour comprendre la part de bravade dans leur volonté de quitter leur monde pour Laléa. Mais qui accorderait du crédit à ses paroles maintenant qu'il était seul ?

Toute la ville se mobilisait pour fouiller les environs de l'école ; tout d'un coup, les bâclés devenaient importants. Ils voulaient les retrouver et se promettaient tous qu'ils seraient plus aimables avec eux s'ils les revoyaient vivants. Ils étaient sincères, le pensaient du moins. Comme si des fautes passées pouvaient réellement, complètement, se racheter. Alors qu'il leur serait tellement facile de retomber dans leurs travers. Ils mettaient tellement de ferveur dans les promesses qu'ils se faisaient à eux-mêmes et entre eux, que certains, moins naïfs, osaient pourtant espérer un avenir ne serait-ce qu'un peu adouci pour les adolescents à retrouver. Car promettre est facile quand il n'y a rien à prouver.

Merlin, inquiet, suppliait en vain qu'on lui laisse réintégrer ne serait-ce que la classe. Il appela tous les parents, un à un, cherchant à leur expliquer la situation, espérant qu'au moins l'un d'entre eux comprendrait. S'ils ne lui raccrochaient pas au nez, s'ils ne l'insultaient pas, ils le traitaient de fou. Comment auraient-ils pu croire à d'autres univers et à des passages creusés dans le temps ?

Le père de Cosmo apprit sa théorie un soir où il avait abandonné ses précieuses recherches pour se rendre à l'une des réunions où se réunissaient les sauveteurs sans sauvés, les héros en mal de reconnaissance, et où ils rendaient compte des résultats de leur enquête. Pour oublier un tant soi peu leur manque d'avancement, ils fustigeaient le pauvre professeur aux confessions certainement empreintes d'un déséquilibre évident. Il sourcilla à leurs remarques désobligeantes, prit cependant garde de n'en rien montrer. Il n'avait rien su de ces appels. Sa femme était trop loin pour être contactée, elle ignorait même encore la disparition de son fils. Lui était enfermé à longueur de journée dans son laboratoire. La bonne avait répondu, elle avait cru aux élucubrations d'un pervers et s'était bien gardé d'en rapporter quoi que ce soit aux maîtres des lieux. Elle avait fait son devoir, et il ne lui en voulait même pas vraiment. Ce soir-là pourtant, il ne rentra pas directement chez lui.

Il tourna en rond dans la ville qui avait évité de regarder grandir son fils ; il ne savait pas exactement où habitait Merlin, et, surtout, il hésitait. La vanité de Merlin d'avoir ouvert la porte rendait amers les échecs de son laboratoire, lui-même ne l'aurait pas cru si la coïncidence n'avait pas été si évidente. Il finit par se garer près de la maison devant laquelle des habitants, distraits sûrement, selon lui, avaient déposé des immondices. Le père de Cosmo contourna les sacs éventrés, les filets de déchets, et se fraya un chemin jusqu'à la porte sur laquelle s'inscrivaient des insultes au feutre noir. Il dut la frapper plusieurs fois avant que Merlin ne s'en approche ; il était devenu méfiant en peu de temps. Il lui ouvrit néanmoins, empressé soudain, quand il eut décliné son identité.

Merlin fit entrer le professeur Scientia, et l'entraîna jusqu'au bureau, à l'arrière de la maison.

– La pièce est petite, mais c'est la seule qui a des volets. Personne ne nous embêtera ici. Et ils ne sauront pas non plus que vous êtes venus.

– C'est à ce point là ?

– Vous ne pouvez pas savoir. Mes voisins si aimables sont devenus des chacals, la boulangère refuse de me servir, et le facteur ne me porte plus mon courrier. Ils croient tous que je suis un sadique, un meurtrier sans foi, un criminel. Le directeur de l'école m'a même averti qu'il avait demandé une enquête sur mes antécédents. Je n'ai heureusement rien à me reprocher. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Le professeur acquiesça, sans rien ajouter. Tout allait se jouer dans la minute suivante, sa participation à l'aventure, ce qui allait s'ensuivre. En quelques secondes, la vie de toute sa famille allait basculer, et il ne le savait pas encore.

Merlin le scruta, enchaîna pourtant.

– Pourquoi êtes-vous venu jusqu'ici ?

– Les enfants. Où sont-ils ?

– Que croyez-vous que j'en aie fait ? Si vous êtes comme votre fils, vous avez sûrement une théorie là-dessus.

– Ce que je veux, c'est votre réponse.

Merlin se leva et arpenta la pièce en racontant son histoire, leur histoire. Le père de Cosmo en avait déjà deviné une grande partie, même s'il se demandait comment son fils avait pu lui cacher tous ces bouleversements dans sa vie. Pour la première fois, il réalisait qu'il ne l'avait jamais vraiment connu. Une révélation qui lui donnait peut-être encore plus envie de le retrouver, de rattraper le temps perdu. Il se découvrait père, enfin, à la place de professeur.

Il devenait plus petit dans le fauteuil à mesure que Merlin lui décrivait ce que ses élèves lui avaient rapporté : les monstres dans la nuit, le Duc et ses étranges manies, l'hospitalité de ceux qu'ils croisaient... Il s'imaginait découvrir un univers par les yeux de son fils, et aurait voulu savoir partager avec lui ce qu'il avait vécu. Les ombres dans la pièce mal éclairée et trop encombrée devenaient les témoins de ce monde qu'il avait su garder pour lui.

Cette nuit fut longue, chacun se racontait par les chemins que d'autres avaient pris pour eux. Il leur fallut des heures pour écumer leur incompetence. Ce n'est que quand l'aube blanchit le paysage qui s'étendait derrière le seul volet baissé qu'ils se décidèrent à l'action. Ils choisirent de se réunir le même soir pour réécrire l'histoire sur des bases plus scientifiques.

Dès l'ouverture de l'école, le professeur Scientia patientait devant le bureau du directeur, une caisse pleine de matériel d'étude sur une chaise à côté de lui. Si la classe possédait vraiment un champ de force, il voulait le mesurer. Les petites heures qu'il avait volées au jour avant de retourner à l'école l'avait persuadé qu'il n'y avait qu'un seul moyen de rejoindre son fils : recréer le passage dans son laboratoire. Merlin ne pouvait pas le faire passer (« La magie n'est pas que dans la porte. Elle est aussi dans ceux qui partent. Et ce n'est possible que s'ils sont jeunes. Ne me demandez pas pourquoi. J'ai assez regretté de ne plus pouvoir voyager dans Laléa »), mais il y a toujours moyen d'aller plus loin que les forces des hommes.

Le directeur refusa qu'il s'approche seulement de la classe scellée : « L'enquête, vous comprenez. Vous pourriez brouiller des pistes, égarer des indices. Faites confiance à la police, et retournez chez vous. ». Il n'y avait rien à en tirer, et le professeur se retira en élaborant déjà un plan pour revenir à la nuit tombée. Ses certitudes l'avaient toujours empêché d'être arrêté par des codes iniques ; il se frayait son chemin à sa manière, sans se soucier de froisser certaines susceptibilités.

Il appela Merlin et ils convinrent de se retrouver le soir même chez les Scientia. Il n'allait pas accepter de se voir interdire l'accès au seul chemin qui menait à son fils. Il n'avait pas prévu que sa femme arriverait le soir-même. Les messages lancés à l'autre bout du monde avaient finalement été reçus. Dès qu'elle franchit la porte de leur maison, elle voulut tout régenter. Utiliser ses stagiaires au regard exercé pour arpenter la ville. Donner de nouvelles directives à ceux qui l'avaient déjà

visitée de long en large. Rencontrer les enquêteurs pour déterminer quand et comment ils avaient failli à leur tâche.

Elle parcourait le salon, les valises jetées négligemment dans un coin, son manteau échoué sur le canapé. La femme à journée s'était vue cantonnée à sa cuisine ; seule une secrétaire notait scrupuleusement son plan d'action, tous les ordres qu'elle aurait à donner. Elle n'embrassa même pas son époux quand il arriva, ralentit à peine le pas. Elle se retenait déjà de l'accuser de ne pas avoir mieux cherché leur fils. Il se posa sur un fauteuil, la voyant défiler devant ses yeux, martelant ses mots, organisée et froide. Il essaya bien de l'interrompre, de lui parler de Merlin, mais elle ne l'écouta pas, et continua à transpercer le tapis de ses talons aiguilles. Le message l'avait trouvée alors qu'elle se rendait à une réception officielle : son dernier sujet d'étude demandait de nouveaux fonds, et les riches donateurs aiment les belles femmes. Il finit par s'éclipser alors que la bonne venait gratter à la porte, suppliant « madame » de manger au moins un petit quelque chose, pour ne pas se rendre malade. Il ne resta pas pour l'entendre vitupérer contre tous ces gens qui croient savoir mieux que les autres ce qui leur convient.

Les caisses contenant tout le matériel dont il avait besoin étaient déjà prêtes. Il se posta derrière la porte, prêt à partir avec Merlin dès qu'il verrait ses phares sur le chemin. Il n'osait pas dire s'enfuir. Il regretta d'être arrivé à un tel niveau d'incompréhension avec sa femme, elle aurait pu les aider si elle l'avait voulu. Mais elle refusait de l'écouter, refuserait tout autant de le croire. Il fut soulagé quand la vieille voiture jaune de Merlin traversa la nuit.

Arthur et les autres retrouvèrent enfin le couloir qui avait scindé leur groupe. Les murs, qu'ils n'avaient pas observés lors de leur premier passage, s'élevaient vers un plafond éloigné, et étaient trop proches les uns des autres. Ils se resserraient pour mieux les étrangler, les retenir là où les gardes n'avaient pu aboutir. Un liquide verdâtre et nauséabond suintait des murs du côté où Titiana s'était éloignée, tandis que la lumière d'une ouverture proche les attirait dans l'autre sens. C'était tentant, tellement facile, de partir, de sortir. Aidan s'éloignait déjà, comme s'il était écrit de toute évidence qu'ils devaient s'en aller.

Albin l'agrippa juste avant qu'il ne soit hors de portée, au propre comme au figuré. Il le tira en arrière, luttant contre ses coups de pieds, ses mouvements d'épaule déterminés pour se libérer. Aidan ne se calma qu'à distance raisonnable des photons dansants dans l'air. Albin avait pris la décision pour tous et ils se risquèrent eux-aussi du mauvais côté du couloir, à pas mesuré, craignant, à juste titre, quelque fausse-trappe ou piège prêt à les happer au premier faux pas. Quand la lumière ne fut plus qu'un souvenir derrière eux, une porte claqua dans leur dos. Un bruit emphatique de dépit, et de rage surtout, un bruit qui rappelait trop facilement celui d'une mâchoire qui se referme. Ils refusèrent délibérément de se retourner, de crainte d'apercevoir dans le couloir un monstre lancé à leur poursuite, qui éviterait de justesse de déraper dans les tournants en plantant ses griffes suffisamment profondément dans le sol. C'est à peine s'ils accélérèrent le pas, pressentant l'urgence tandis que le couloir s'allongeait indéfiniment, sans qu'aucune porte n'en rompe la monotonie.

Ils avancèrent pendant des heures, le couloir s'étirant interminablement, trop long pour qu'ils en aperçoivent l'extrémité. Il y avait longtemps qu'ils n'avaient plus échangé une ombre de parole, gardant leurs forces pour continuer à avancer. Finlay, épuisé, avait déclaré forfait et Arthur le portait, les traits tirés par la fatigue. Les émotions, l'inquiétude, et cette expédition qui n'en finissait pas avaient eu raison de leur engouement pour l'aventure. Une seule option comptait : continuer à poser un pied devant l'autre. Sans s'interrompre, persister.

Le temps était tellement lent dans cette partie du monde que chaque instant prenait la place de nombreux autres. Ils avaient l'impression de se traîner depuis des éternités, le plancher en venait à se gondoler sous leurs yeux embués d'asthénie, quand une main tapota narquoisement l'épaule d'Aidan, qui fermait la marche. Il se retourna, les tendons de son cou s'allongèrent en grinçant presque. Il regardait devant lui depuis trop longtemps. Aidan ne comprit pas tout de suite le sens de cette présence derrière eux. Il ne pensa même pas immédiatement à prévenir ses compagnons. Il recula, estomaqué, la gorge et l'esprit bloqué. Cosmo ressentit le danger, une différence dans l'écho des pas derrière lui, et se détourna à son tour de l'interminable couloir pour se rendre compte qu'on les avait rattrapé. Souriant, sa cicatrice luisant dans la pénombre aux reflets verts, le Balafré les tenait à sa portée.

– Alors, mes amis, on a décidé de faire une petite balade ?

Ils partirent à reculons, la face figée d'horreur. Le Balafré faisait un pas quand ils en précipitaient dix, et se maintenait à leur hauteur. La distance entre eux restait identique, démesurément illusoire. Sous leurs yeux fatigués, le couloir se rétrécissait, le surplus de peinture tombant en larges plaques émiettées, et le Balafré en emplissait l'espace. Arthur leva une main tremblante, l'autre maintenant Finlay sur son torse, espérant réitérer l'exploit qui avait arrêté les gardes. Le rire gonflé du Balafré résonna et se multiplia en autant d'échos quand seul un léger grésillement et une pâle fumée blanche s'échappèrent du bout de ses doigts. Arthur s'affaissa encore, juste avant que son dos ne bute contre un mur. Le couloir se refermait sur eux.

Soudain, Albin entendit une voix « *Les noix. Mange la noix.* ». Il glissa instinctivement la main dans sa poche, et la referma sur l'écorce épaisse et déjà entrouverte. Sans quitter le Balafré des yeux, il la sortit et la porta à sa bouche. Ce dernier se moqua de lui, mais une certaine crainte perçait sous ses paroles narquoises « Alors, que se passe-t-il mon petit ? Tu as faim ? Fallait le dire, j'aurais demandé à mon cuisinier personnel de te concocter un petit plat. » C'est la fêlure de la peur qui convainquit Albin. Il détacha la coque de la noix et la mâcha lentement. Dès la première bou-

chée avalée, il sentit la puissance enfouie en lui s'enfler. Il éblouit de cette force qu'il n'avait jamais su montrer, et le Balafré lui-même hésita à s'avancer plus avant. Pas longtemps cependant, il avait une réputation à maintenir. Mais la fraction de seconde qui l'avait arrêtée avait suffi à redessiner une porte dans le mur à sa droite, juste au milieu de l'étroite distance qui les séparait encore. Le Balafré rugit, comme l'animal enchâssé de haine qu'il était devenu, et bondit sur eux. Pas aussi vite, cependant, qu'ils ne s'étaient rués sur la porte, pour l'entrouvrir et s'y glisser dans une cohue bien menée. Albin, d'une main presque sûre, tira les cinq lourds verrous qui la bloqueraient peut-être, abaissa une rude traverse de bois en travers de son montant, et s'écarta ensuite, le souffle court, tandis que la porte redevenait mur. Pas de fenêtres de ce côté de la cloison, mais des portes qui clignotaient et disparaissaient sur chaque face de la pièce, sol et plafond compris. Et un enfant, assis en tailleur au milieu, blond et hâve. De grands yeux bleus illuminaient son visage émahié et sali. S'y lisaient l'inquiétude, et aussi le soulagement d'une certaine attente. Il leur sourit comme s'il les reconnaissait, et parla d'une voix légère semblable à un air de flûte. « Il faut vous dépêcher. La Princesse vous attend. ». Sara explosa, n'y tenant plus.

– Ecoute, petit bout. Avant d'aller plus loin, je voudrais bien savoir ce que c'est que cette histoire. Des portes apparaissent là où il n'y a rien, un type de l'autre côté ne va certainement pas tarder à défoncer ce mur ou à trouver une clé. Notre amie a disparu, tu nous parles d'une princesse dont on ne sait rien, et on est bloqués dans ce monde dont on ne comprend rien. Je veux des réponses, et je les veux maintenant.

– Calme-toi Sara.

Albin dévisagea le gamin, dans ses vêtements rapiécés et trop grands pour lui. Le T-shirt, surtout, retenait son attention, pour son Mister Smile jaune fluo et hilare qui l'ornait.

– Titiana et la Princesse... C'est une seule personne, n'est-ce pas ?

– Bien sûr. Vous ne le saviez pas ?

Il leva la tête vers Albin, légèrement étonné. Tout était léger chez lui.

– Non, nous l'ignorions. Peux-tu nous dire où elle se trouve ?

– Vous devez la trouver vous-même. Je voudrais bien vous accompagner, mais je suis prisonnier.

– Prisonnier ?

– Oui, je dois rester ici. Pour toujours. Il dit que c'est à cause du pain. J'avais tellement faim, vous comprenez. Et il sentait bon, si bon, je n'ai pas pu me retenir. Mais il était pour le Grand Défaiseur, et lui savait me retenir. Il connaît trop de magie. Seulement, lui et moi savons que la grange a pesé lourd dans la balance de la justice.

L'enfant s'interrompt, penchant la tête sur le côté et fixant le mur derrière eux.

– Vous devez vous dépêcher. Il va bientôt vous retrouver. Et il est en colère, je l'entends gronder d'ici.

Sara regrettait son emportement devant la misère évidente du gamin.

– Viens avec nous, petit. Nous te protégerons. Autant que nous le pourrons du moins. Ce n'est pas un bon endroit pour toi ici.

– Je sais, mais je ne peux pas partir. C'est un magicien, un puissant magicien, vous comprenez. Peut-être pas autant que le Maître des Temps, mais je n'en suis plus si sûr maintenant. Il m'a presque oublié, depuis le temps qu'il m'a enfermé. Mais s'il arrive dans cette pièce et ne m'y trouve pas, sa colère sera terrible. J'essaierai de le distraire. Allez maintenant, il faut vous presser.

– Prends au moins ces quelques noix. J'ai l'impression que tu n'as plus mangé depuis une éternité.

– C'est le cas, gentille damoiselle. Mais vous aurez besoin d'elles. Gardez-les et prenez-en grand soin.

– Ne peux-tu pas nous indiquer de chemin ? Nous expliquer au moins ce qui se passe ?

– Vous devez trouver vous-même votre chemin. Les réponses seront sur la route. Allez, et prenez soin de vous. Soyez prudents, et méfiez-vous des ombres.

– Méfions-nous de quoi !?

– PARTEZ. VITE. IL ARRIVE.

Ils s'enfuirent par la première porte devant eux sur le dernier cri du gamin, n'ayant pas besoin de tourner la tête pour savoir qui se frayait un chemin sur un bruit d'effondrement.

Merlin et le professeur Scientia étaient parvenus sans trop d'encombres à franchir l'entrée principale de l'école. Aucun d'eux ne se vantait inutilement de ses connaissances, et ils savaient que le principal n'est pas toujours ce qui s'apprend sur les bancs de l'école. Parfois, en traînant dans la rue, on découvre quelques petits trucs utiles. Comme la manière de faire tourner le pêne d'une serrure dont on n'a pas la clé.

Equipés de lampes torches qu'ils allumèrent sitôt passés le premier couloir, celui qui donnait sur la rue, ils avancèrent à pas de loup dans le bâtiment fermé pour la nuit. L'école n'était pas équipée de systèmes d'alarmes sophistiquées, mais il aurait quand même été particulièrement maladroît d'attirer l'attention du gardien en passant devant sa loge. Ils ne pensaient pas qu'il en sortirait avant le lendemain matin. Les faisceaux lumineux couraient le long des murs, se balançant de l'un à l'autre. Merlin, qui fermait la marche, projetait devant lui l'ombre saugrenue d'un professeur chargé de caisses dont les nombreux appareils menaçaient de s'échapper.

Ils parvinrent sans encombre devant la porte de la classe. Plusieurs rangées de scellés autocollants la parcouraient, censément pour les empêcher de la franchir. Ils s'arrêtèrent. Personne derrière eux, personne autour d'eux. Juste une porte fermée qui renvoyait le terne éclat de lampes de poche trouvées chez le quincaillier du coin.

Merlin finit par passer devant le professeur (« Appelez-moi Jules. Mes parents manquaient cruellement d'imagination. »), et par arracher les cordons légèrement fluorescents.

Des traces de poudres blanches finissaient de se déposer sur les poignées des portes, des placards, le couvercle de la poubelle, les cartables béants... Les policiers avaient saupoudrés tout ce qu'ils avaient trouvé, à défaut des corps. Les bancs abandonnés avaient un aspect fantomatique. Ils y voyaient presque flotter la trace de ceux qui les avaient occupés. Sursautant quand elle claqua contre le mur à la fin de sa course, Jules se rendit compte qu'il avait retenu son souffle à partir du moment où la porte avait glissé devant eux.

La main de Merlin trembla en appuyant sur l'interrupteur. Ce n'était pas tant la crainte d'attirer l'attention de quelqu'un (les fenêtres de la classe donnaient sur un champ que personne n'irait cultiver à cette heure de la nuit), mais l'impression de troubler l'attente de la petite pièce. Et l'urgence de donner un aspect plus normal à la situation que celui proposé par les lueurs tremblotantes qui prolongeaient leurs bras. Les ampoules crépitèrent avant de s'allumer une à une en prenant tout leur temps.

Le lendemain, les tables seraient repoussées dans un coin, et les chaises empilées un peu plus loin. Pour nettoyer la poussière accumulée dans les semelles cuvelées de policiers et retombée ensuite dans la pièce. Mais aussi, et peut-être surtout, le mal qui devait certainement s'être imprégné dans les fissures du carrelage et qu'un peu d'eau de javel diluerait. Pour le moment, pourtant, rien n'avait encore été modifié dans la pièce.

Chacun prenait une initiative à son tour, et c'est Jules qui déposa les cartons sur le sol et commença à regrouper un assemblage hétéroclite, du matériel pas aussi perfectionné qu'il aurait pu l'être, mais plus qu'il ne le paraissait. Merlin, inutile, s'était assis dans un coin, et essayait de se concentrer pour retrouver le passage. En vain. Ses pensées ne rencontraient que le noir, opaque et sans la moindre étincelle d'espoir.

Au bout de quelques longues dizaines de minutes, Jules avait terminé son montage. Personne, sauf un scientifique peut-être, n'aurait pu deviner que cet amalgame biscornu avait une fonction. Et encore moins qu'il était tout à fait capable de la remplir.

Il brancha tous les capteurs nécessaires. La lumière vacilla tandis qu'il captait un peu plus d'énergie que la classe n'avait l'habitude d'en fournir. Puis il s'assit en tailleur devant les écrans qui lui faisaient face, un carnet à spirales ouvert sur les genoux. Il remplit des pages de colonnes de chiffres sans titres, se levant parfois pour tourner un bouton ou orienter différemment une manette. Méthodiquement semblable à son fils quand il étudiait un sujet aussi surprenant qu'une horloge au temps aléatoire.

Une heure et demi passa ainsi, sans autre communication qu'entre Jules et ses machines. Il

avait presque oublié la présence derrière lui de Merlin. Ils arrivèrent pourtant à la même conclusion ; les résultats ne seraient déterminants que si le couloir entre les mondes se montrait à nouveau. Jules se retourna pour faire part de cette découverte majeure à son acolyte... et pour repérer, encadré dans la porte, le gardien qui devait être finalement un peu plus méticuleux qu'ils ne l'avaient escompté tous les deux.

Ils avaient foncé vers la première porte devant eux, la petite voix pâle leur enjoignant de se dépêcher, parvenant encore à couvrir le fracas destructeur à leur poursuite.

Des cascades coulaient le long des murs dans la pièce suivante, couleurs de liquide, pas tout à fait transparents. Le sol, mou et spongieux, sec à leur arrivée, se gorgeait déjà d'eau. Quelques secondes d'hésitation avaient suffi pour que leurs pieds soient pris jusqu'aux chevilles dans cette matière moite et molle.

Il n'y avait plus de porte. Juste une ouverture en arcade qui se dessinait face à eux, derrière une façade d'eau virulente. Elle charriait, venus de l'inconnu, des tronçons de bois sauvagement décapités, des blocs de glace aux arêtes mordantes, des crachats de terre qui venaient s'éclabousser jusqu'à leurs pieds. Albin crut même y voir passer un corps mutilé, mais se garda bien de vérifier sa vision auprès des autres.

Cosmo et Aidan vinrent se placer à ses côtés.

- Tu crois qu'on peut avancer ?
- C'est dangereux, on risque de se prendre un sale coup sur la tête.
- Ou de se noyer. L'eau monte.

C'était vrai. Elle avait déjà dépassé leurs mollets, et continuait de progresser. Sara et Arthur se rapprochèrent.

- On doit y aller. Il vaut mieux ne pas perdre de temps. « Elle » devient plus violente.

En effet, les interruptions entre les débris qu'elle emportait étaient de plus en plus brèves. L'eau en devenait sombre, presque solide.

Arthur se rapprocha de la chute. S'il voulait s'y faufiler, il allait devoir faire preuve de dextérité. Il n'avait jamais vraiment été le plus doué dans ce domaine. Il se risqua, pourtant, sans un regard en arrière. Un morceau de tronc qui n'avait rien à y faire vint se loger dans le creux entre ses épaules et son crâne, le forçant à s'affaler, le corps de moitié entre les deux pièces.

Après un flottement minime, le choc, ils se précipitèrent vers lui. Pour s'arrêter à la lisière de la barrière formée par ce cours d'eau qui divisait leur ami en deux. Leurs pantalons étaient trempés jusqu'aux genoux déjà, mais ils hésitaient encore. Finlay, à moitié assommé quand Arthur s'était écrasé sur lui, était ressorti de la chemise, et caressait tendrement la nuque de son ami. Il les fixait de sous ses sourcils chauves, visiblement déçu qu'ils ne soient pas déjà en train de le soigner, mais sans un geste pourtant pour le leur reprocher.

Cosmo, toujours pratique, observait ce qui tenait lieu de plafond dans cette pièce dégoulinante, à la recherche d'un mécanisme qu'ils auraient pu bloquer. Aidan se retournait fréquemment, guettant l'arrivée de l'homme à leur poursuite. Sara donna l'impulsion.

– Vous êtes tous des lâches. Lui au moins ne craint pas de risquer sa vie pour sauver celle de Titiana. Vous comptez rester longtemps à le regarder se vider de son sang.

En fait, l'eau venait le noyer à sa racine, de sorte qu'il était très difficile de parler d'hémorragie, et encore plus d'en évaluer l'importance.

- Moi, j'avance. Vous n'avez qu'à attendre. C'est tout ce que vous savez faire de toute manière.

Elle avança. Et s'écroula à côté d'Arthur après avoir reçu un morceau de glace plus solide que les autres sur l'occiput.

La chute ne voulait décidément pas les laisser traverser. Albin pressentait qu'ils allaient se faire assommer les uns après les autres jusqu'à l'hécatombe finale. Cosmo avait beau scruter le plafond, il n'y voyait qu'une nappe dégoulinante, qui laissait tomber sans plus d'intervalle les masses qui allaient les détruire.

Albin fit le tour de la pièce, glissant méticuleusement ses mains dans l'eau glacée pour tâter l'existence de quelque cloison amovible. Les poignets disparus, il heurtait systématiquement le même mur rugueux. Il s'y écorcha l'extrémité des doigts, insensibilisés par le froid. De l'autre côté d'un mur qui n'était pas que d'eau, Finlay continuait d'attendre, trop patiemment persuadé qu'ils les rejoindraient.

Aidan grignota distraitement la noix qu'il tenait à la main, comme il aurait mâchouillé un chewing-gum contre la nervosité. La bouche pleine, il articula :

– Il faudrait que l'eau coule moins vite. On pourrait mieux calculer les distances, et éviter les objets. L'idéal, ce serait que l'eau s'arrête, mais...

Ses paroles étaient devenues réalité à l'instant même où il les prononçait. Il s'interrompit sous l'effet de la surprise, et le liquide reprit sa course violente.

– Recommence, vas-y ! L'eau t'écoute au lieu de s'écouler.

– C'était sûrement une coïncidence.

– Je n'en suis pas si sûr.

Cosmo l'observait maintenant, l'air concentré de celui qui détient « presque » la solution.

– Souhaite qu'elle s'arrête. Et préparez-vous à foncer.

– Je voudrais... Et si ça ne marche pas ?

– On n'a rien à perdre de toute manière. Dépêche-toi.

– Je voudrais que l'eau s'arrête. Qu'on puisse passer librement, sans que quoi que ce soit se fracasse sur notre dos. Je voudrais sortir d'ici. Je voudrais que Titiana ne soit pas blessée et qu'on la retrouve rapidement. Je veux rentrer...

A ce stade de son discours, alors qu'il commençait à s'emballer, Cosmo le bâillonna. Ils avaient dépassé la chute sans encombre, et Albin était déjà en train d'examiner de plus près Arthur et Sara. Il avait tiré leurs corps pour les mettre à l'abri, et le mur s'était refermé derrière eux, solide comme s'il ne devait jamais être franchi.

Leurs blessures ne semblaient pas trop dangereuses. La peau sur la nuque d'Arthur était éraflée. Mais ce n'était en fait qu'une égratignure qui l'avait assommé. Sara se relevait déjà ; sa tête lui était plus lourde, chargée encore des déchets qu'elle venait d'amortir. Arthur l'imita après avoir été un peu secoué pour le rappeler à l'ordre.

Après leur avoir relaté les événements qu'ils avaient manqué, ils examinèrent la pièce. Elle était hermétique. Lisse du sol au plafond, sur chaque cloison, y compris celle dont ils venaient. S'ils n'avaient pas été trempés jusqu'à la taille, et si les dernières gouttes d'eau n'avaient pas été en train de finir de sécher au pied du mur, ils auraient pu croire avoir tout imaginé. Aidan fut le premier à énoncer la question qu'ils se posaient tous.

– Mais que se passe-t-il ici ?

– J'ai une théorie...

– Le contraire m'aurait étonné.

Même impatient de connaître la réponse, Albin ne pouvait s'empêcher de se moquer de Cosmo.

– Non, écoutez. Laléa est caractérisée par la manière dont le temps y fluctue. Ce château amplifie ce phénomène. Nous ne passons pas seulement d'une pièce à l'autre, mais aussi d'un temps à l'autre. Peut-être y a-t-il eu d'autres châteaux avant, ou y en aura-t-il plus tard. Nous allons d'une construction à l'autre.

– C'est ridicule !

– Tu as une autre explication ? Non, c'est bien ce qu'il me semblait. Mais il y a plus.

Albin leva les yeux au ciel en soupirant exagérément.

– Comme si ça ne suffisait pas.

– Laissez le continuer.

– Merci Sara. Les noix. Elles nous aident. J'ignore encore leur mode de fonctionnement, mais elles nous ont été fort utiles jusqu'à présent. Je suis persuadé qu'en grignotant un morceau de celle-ci, je ferais apparaître une porte avec une flèche lumineuse au-dessus pour m'indiquer le chemin.

– Voilà qui serait utile.

Cosmo ne releva pas la remarque.

– Oui. Mais il vaut peut-être mieux les économiser. On risque d'en avoir vraiment besoin plus tard.

– Et on fait quoi en attendant. On chante une petite chanson ? Juste histoire de guider plus rapidement le Balafre jusqu'à nous.

Sara l'interrompt.

– Peut-être ne peut-il pas nous atteindre. Après tout, nous avons déjà perdu beaucoup de temps, et il aurait pu nous rattraper depuis longtemps.

– Ca serait trop beau. Mais nous bénéficions, je pense, d'une sorte de trêve. A nous de l'utiliser à bon escient. Je crois qu'on peut atteindre Titiana sans l'aide des noix. Il faut trouver comment.

– Hé, c'est toi le surdoué. Tu n'as qu'à nous sortir d'ici.

– Ton aide m'est toujours précieuse Albin.

– Ho, les gars, ça va. Remettez les remarques sarcastiques à plus tard. Notre copine est dans les ennuis, et c'est ce que j'appelle une priorité.

Albin se retint de justesse d'ironiser sur ce qui avait été l'essentiel des priorités d'Aidan auparavant. Il se retint parce qu'il avait raison. Ils devaient se dépêcher.

– La porte doit être là. Même si nous ne la voyons pas. Peut-être en tâtant le mur...

Mais les murs étaient tous identiques, semblablement opaques dans leur obstacle. Ils eurent beau les longer, se frotter contre eux de toute leur longueur pour les sentir au maximum, aucune aspérité différente ne s'y faisait sentir. Arthur s'avança vers le centre de la pièce, et s'époumona « Titiana, où es-tu ? Aide-nous ! » avant de disparaître, avalé par le sol. Finlay se rua à sa poursuite sans qu'ils n'aient eu l'occasion de réagir. Ils plongèrent à leur tour dans le trou invisible. Un long couloir à la pente plus qu'inclinée, une glissade obscure dont ils ne distinguaient pas la fin, des éclairs indices dans le noir.

Après une descente sans étage, ils atterrirent tous, éparpillés dans une pièce au centre de laquelle une cage, flottant dans l'air, retenait Titiana. Le sol était transparent, presque invisible. Instable pourtant, comme si le monde en-dessous d'eux n'arrivait plus à retrouver sa place, et n'en finissait plus de défiler et de se gondoler. Une vision malade d'un monde sans retenue. Et eux, bloqués au-dessus, sans un point fixe pour figer le regard, hors la cage trop grande et trop dorée.

La pièce semblait coincée dans l'espace, hors d'atteinte, hors de toute construction. Sans limites marquées, il aurait sans doute suffi d'un pas en trop pour en basculer et la quitter.

Titiana ne les voyait pas, ne les entendait pas. Comme si la cage retenait plus que son corps. Assise à l'indienne, la tête penchée, ses longs cheveux léonins camouflant son visage, elle se berçait, presque imperceptiblement. Seul un infime balancement la trahissait, et ce léger fredonnement, limpide et intensément tenu à la fois.

Elle ne paraissait pas blessée, mais ils étaient trop loin d'elle pour en juger correctement. Ils devaient renverser le cou en arrière pour voir la cage et sa prisonnière, et leurs appels ne l'atteignaient pas.

La cage se maintenait sans attache. La prison avait été estimée suffisamment efficace pour excuser l'absence de gardes autour d'elle.

Cosmo soupesait la noix dans sa main. Une chance supplémentaire.

Il allait l'avalier quand Arthur le retint.

– Attends. Il faudrait faire une pyramide !

– Une... Quoi !

– Une pyramide humaine. Comme au cirque. Si nous nous mettons les uns sur les autres, on pourrait atteindre la cage. Et ensuite..

Albin, qui avait remarqué leur conciliabule, l'interrompt.

– Et ensuite, on saurait lesquels d'entre nous ont les os les plus solides. C'est aussi le moyen de réviser la pose des attelles. Dans les cirques, comme tu dis, ils s'entraînent pendant des semaines. On a de l'avance, mais quand même !

Sara se rapprocha à son tour.

– Ce n'est pas si bête. On peut y arriver. On devrait au moins essayer.

– Oui !

Arthur s'enthousiasmait déjà.

– Et Finlay sera au sommet, c'est lui le plus léger. En plus, je crois qu'il pourra même passer entre les barreaux.

– C'est sûr. Ce sera beaucoup plus drôle avec deux prisonniers. Moi qui trouvais justement que c'était trop facile.

- Tu en dis quoi, toi, Fin' ?
- Schlirb !
Malgré la tension de la situation, ils éclatèrent de rire.
- Il a l'air convaincu ! On y va.

Après quelques délibérations, ils parvinrent à un arrangement. Aidan et Albin, les plus solides, apparemment les plus costauds aussi, se mirent à quatre pattes sur le sol. En retenant leur envie de vomir à se poser en plein vol sans argument concret pour arrêter le regard. Arthur répéta leur position en s'appuyant de moitié sur chacun d'eux. Sara se mit debout sur son dos, les chevilles maintenues par Cosmo, tandis qu'elle élevait Finlay à bout de bras.

Il n'arrivait pas encore tout à fait à hauteur de la cage, mais il s'accroupit sur les mains de Sara pour allonger son élan et rejoindre le bord extérieur de la plate-forme. Son saut fut assez spectaculaire, même si seul Cosmo en eut une vision complète.

Finlay se tenait en équilibre précaire sur l'étroit rebord qui ceignait les barreaux. Il aurait pu se glisser entre eux, mais il commença à chanter. Il calqua d'abord son air sur celui de Titiana, puis monta dans les aigus en accélérant le rythme. Une lumière bleutée naquit de la cage, fusant de ce qui avait été du métal, augmentant graduellement.

Les doigts de Finlay jouait avec elle tandis qu'il continuait à chanter, de plus en plus concentré. Titiana rejoignait son rythme, gonflant elle-aussi la puissance de sa voix, mais conservant toujours un léger retard sur lui.

La luminosité fut bientôt tellement forte qu'elle envahit la pièce au point d'englober l'extérieur. Ils détournèrent les yeux pour ne pas les blesser, mais elle était aussi dehors, même amoindrie.

Au bout de quelques minutes, les voix des deux interprètes se mélangèrent, et leur chant harmonieux monta d'un plein accord. L'air n'était que mélodie.

Fascinés pourtant, Albin et les autres s'agenouillèrent en calfeutrant leurs oreilles derrière leurs mains pressées. Leurs cerveaux vibraient, prêts à exploser sous l'impulsion conjuguée des gorges qui avaient créé la lumière.

Explosion lumineuse, incandescence, filaments défaits. Bleu électrique. Chant uni et pourtant éclectique... la musique, poussée à ses limites, peut-elle réchauffer les corps comme les âmes ? La cage en fondit, permettant à Titiana, Finlay sur l'épaule, de glisser jusqu'en bas. L'air s'était fait plus épais pour mieux l'empêcher de se blesser.

Ils s'étreignirent mutuellement, trop heureux de se retrouver pour songer qu'ils n'étaient pas encore échappés.

Mais quelqu'un y pensait pour eux.